

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conversation](#), [Histoire \(France\)](#), [Politique](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique internationale](#), [Portrait](#), [Réception \(Guizot\)](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1849-07-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer. Vendredi 27 Juillet 1849 6 heures

Ma journée d'hier a été une conversation continue. D'abord avec Salvandy, arrivé à 9 heures et demie, parti à une heure. Puis, avec Bertin et Génie, partis après dîner à 8 heures et demie. Presque toujours dans la maison, à cause de la pluie, vent, orage, grêle. Pourtant quelques intervalles lucides pour se promener en causant. Mon sol est promptement sec.

Salvandy très vieilli. Sa loupe presque doublée. Ses cheveux très longs, pour la couvrir, et très éclaircis, ce qui fait qu'ils la couvrent mal. Toujours en train, mais d'un entrain aussi un peu vieux. Il m'a dit qu'il réimprimait une ancienne brochure de lui, de 1831. Il fait de ses conversations comme de ses brochures. Il est à Paris depuis trois semaines, et y retourne aujourd'hui pour y rester jusqu'aux premiers jours d'août. Après quoi, il revient dans sa terre, à Graveron à 18 lieues de chez moi. Il viendra me voir souvent. A Paris il a vu et il voit tout le monde, excepté Thiers qui ne l'a pas cherché et qu'il n'a pas rencontré. Il raconte Molé, Berryer, Changarnier, le pauvre Bugeaud.

Molé plus animé, plus actif, écrivant plus de billets, faisant plus de visites donnant plus d'aparté que jamais. Président universel et perpétuel, de la réunion du Conseil d'état, de la société pour la propagande, anti-socialiste, de son bureau à l'Assemblée de je ne sais combien de commissions, de tout, excepté de la République. On a fait de lui une caricature très ressemblante, mais où on l'a vieilli de dix ans, avec cette devise : Espoir de notre jeune République.

Il était vendredi dernier à un dîner du Président, faisant les honneurs du salon à MM. S Marc Girardin, Véron, Jules Janin, Janvier & C'est le dîner où Bertin a refusé d'aller. Le Président, en habit noir cravate blanche, bas de soie, tenue très correcte. M Molé en habit marron, cravate noire, et pantalon gris. Le plus heureux des hommes d'aujourd'hui fort sensé, fort écouté, fort compté, satisfait dans ses prétentions pour lui-même, espérant peu, se contentant de peu, et peu puissant pour le fond des choses. Laisant tomber l'idée de la fusion et s'attachant de plus en plus à la combinaison actuelle n'importe quelle forme nouvelle elle prenne tôt ou tard, car tout le monde croit à une forme nouvelle.

Les voyages du Président préoccupent beaucoup, en espérance ou en crainte. Il est très bien reçu. Il est très vrai qu'on lui crie : Vive l'Empereur et pas de bêtises ! M. Dufaure était un peu troublé à Amiens, et disait : "Je ne croyais pas ce pays-ci tant de goût pour l'autorité. " On se demande ce qui arrivera à Tours, à Angers, à Saumur, à Nantes, surtout à Strasbourg, où il ira ensuite, et qui paraît le principal foyer des espérances impériales. Je suis porté à croire qu'il n'arrivera rien. Tout le monde me paraît s'attendre à un changement et attendre que le voisin prenne l'initiative du mouvement. Point de désir vif, grande défiance du résultat, grande crainte de la responsabilité. Ni fois, ni ambition, ni amour, ni haine. On se trouve mal ; mais on pourrait être plus mal et il faudrait un effort pour être mieux. Et quel mieux ? Un mieux obscur, peut-être pas sûr, qui durerait combien ? Voilà le vrai état des esprits. Le Président ne pousse lui-même à rien. Ceux qui le connaissent le plus le croient ambitieux. Mais personne ne le connaît. Il n'a un peu d'abandon. que pour faire sa confession de son passé. Le sang hollandais domine en lui. Il fera comme tout le monde ; il attendra. En attendant ses voyages et ses dîners le ruinent. Il ne peut pas aller. On va redemander de l'argent pour lui. Douze cent mille francs de plus. L'assemblée les donnera. Tristement, car l'état des finances est fort triste. M. Passy tarde à présenter son budget parce qu'il se sent forcé d'avouer, pour 1849, un déficit de 250 millions, & d'en prévoir un de 320 millions pour 1850. On espère ressaisir 90 à 100 millions de l'impôt sur les boissons. Mais comment faire un emprunt pour le reste ? Les habiles sont très perplexes.

La Hongrie n'est pas si populaire à Paris qu'à Londres. Toute l'Europe est

impopulaire à Paris les révolutions et les gouvernements. On craint Kessuth et votre Empereur. On croit que c'est l'Autriche qui ne veut pas en finir avec le Piémont afin de tenir en occident une question ouverte qui puisse motiver l'intervention en Italie quand on en aura fini avec la Hongrie.

Il y a eu un temps, déjà ancien de 1789 à 1814, qui était le temps des confiances aveugles. C'est aujourd'hui le temps des méfiances aveugles, suite naturelle de tant de déceptions et de revers. Et la suite naturelle de la méfiance, c'est l'inertie. La France ne demande qu'à se tenir tranquille en Europe. Elle ne se mêlera des affaires de l'Europe qu'à la dernière extrémité, par force et toujours plutôt dans le bon sens, à travers toutes les indécisions et toutes les hypocrisies, comme à Rome. Le gouvernement de Juillet, qui n'a pas su se fonder lui-même, a fondé bien des choses, et on commence à s'en apercevoir. Sa politique extérieure surtout est un fait acquis que tout le monde veut maintenir. Et non seulement on la maintient, mais on en convient et bientôt en s'en vanterai. On m'assure, et je vois bien que comme Ministre des Affaires Etrangères, je suis déjà plus que réhabilité, même auprès des sots. Je vous quitte pour répondre autour Préfet du Havre qui m'a écrit la lettre la plus respectueuse et la plus heureuse que j'aie approuvée sa conduite. Il me dit : " En conformité du désir que vous en avez exprimé, j'ai l'honneur de vous apprendre que les individus qui avaient été arrêtés vendredi dernier ont déjà été relâchés à l'exception de deux que la justice revendique comme habitués de la police correctionnelle, et comme étant d'ailleurs coupables d'avoir joint à leurs cris stupides une tentative d'escroquerie chez un boucher de la rue de Paris. Votre approbation m'a été précieuse et m'a prouvé que j'avais eu raison de ne pas donner à cette ridicule gaminerie les proportions d'une émeute en l'honorant de la présence des baïonnettes citoyennes ou militaires. "

Je reçois beaucoup de lettres, des connus et des inconnus, des fidèles, et des revenants Bourqueney, de qui je n'avais pas entendu parler depuis le 21 février m'écrit avec une tendresse de Marivaux embarrassé : « Dites-vous bien, en recevant cette tardive expression de mon dévouement, que les cœurs les moins pleins ne sont pas ceux dont il n'était encore rien sorti. " Il a voulu dire : " que les cœurs dont il n'était encore rien sorti ne sont pas les moins pleins " Mettez cela à côté de ce billet que m'écrit Aberdeen : " It has been a great satisfaction to me, to see the universal respect and esteem with which you have been regarded in this country. At the same time, it has been to me a cause of sincere regret that I have been so little able to afford you any proofs of m'y cordial friendship during your stay among us. " Je ne le reverrais jamais, je l'aimerai toujours de tout mon cœur.

Merci de m'avoir envoyé le Morning Chronicle J'oublie mon sous Préfet du Havre. Je cause comme si j'étais dans mon fauteuil du Royal Hotel. Pauvre illusion ! Adieu. Adieu. Je vous redirai adieu après la poste. Que de choses j'aurais encore à vous dire.

Onze heures

Voilà votre lettre. Mais mon papier et mon temps sont pleins. Adieu, adieu. à demain. Que l'ancien demain était charmant. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-07-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle).

Consulté le 01/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3031>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 27 juillet 1849

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Viel Riches - Neudorf 27 Juillet 1849
6 heures

2369

Ma journée d'hier a été une conversation continue. D'abord avec Salvandy, arrivé à 7 heures et demie, parti à une heure. Puis, avec Bertin et Sené, partis après dîner, à 8 heures et demie. Presque toujours dans la maison, à cause de la pluie, vent, orage, grêle. Pourtant quelques intervalles lucides, pour se promener en causant. Mon sol est promptement sec.

Salvandy très vieilli. La loup presque doublée. Ses cheveux très longs, pour la couleur, et très éclaircis, ce qui fait qu'ils la couvrent mal. Toujours en train, mais d'un entrain aussi un peu vicieux. Il m'a dit qu'il réimprimait une ancienne brochure de lui, de 1831. Il fait de ses conversations, comme de ses brochures. Il est à Paris depuis trois semaines et y retournera aujourd'hui pour y rester jusqu'aux premiers jours d'août. Après quoi, il revient dans la terre, à Traverson, à 18 lieues de chez moi. Il viendra me voir souvent. À Paris il a vu et il voit tout le monde, excepté Thiers qui ne l'a pas cherché et qu'il n'a pas rencontré. Il raconte Molé, Berryer, Changarnier, le pauvre Bugeaud. Molé plus animé, plus actif, écrivant plus de billets, faisant plus de visites, dormant plus d'a-parté

que jamais. Président universel et perpétuel, de la
réunion du Conseil d'Etat, de la Société pour la
propagande Anti-Socialiste, de son bureau à
l'Assemblée, de je ne sais combien de commissions
de tout, excepté de la République. On a fait de
lui une caricature, très ressemblante, mais où
on l'a vieillie de dix ans, avec cette devise :
Espoir de notre jeune République. Il était
Vendredi dernier à un dîner du Président, faisant
les honneurs du salon à MM. Dr. Marc Sinaudin,
Véron, Dula, Danin, Janvier. C'est le dîner où
Berthelin a refusé d'aller. Le Président en habit
noir, cravate blanche, bas de soie, tenue très
correcte. M^r. Morel en habit marron, cravate
noire et pantalon gris. Le plus heureux des
hommes d'aujourd'hui, fort aimé, fort écouté,
fort compté, satisfait dans ses prétentions pour
lui-même, espérant peu, se contentant de peu,
et peu pressant pour le fond des choses, laissant
tomber l'idée de la fusion, et s'attachant de
plus en plus à la combinaison actuelle,
n'importe quelle forme nouvelle elle prenne
tôt ou tard, car tout le monde croit à une
forme nouvelle.

Les voyages du Président préoccupent
beaucoup, on espère ou on craint. Il est
très bien reçu. Il est très vrai qu'on lui crie :

Près l'Empereur et
était un peu double
croisai par le pays.
On se demande ce
longer, à Saussem,
où il ira ensuite, et
foyer de l'espérance,
à croire qu'il n'arr
me parait s'attendre
attendre que le ve
du mouvement. Po
séfiance du résultat
responsabilité. Ni j
ni haine. On se ve
être plus mal, et
être mieux. Et qu
peut être par lui.
Voilà le vrai état.
me pousse lui-même
connaître le plus
personne ne le con
que pour faire la c
sang hollandais, il
tout le monde, il

En attendant, se
meinent. Il ne peut
de l'argent pour le

et perpétuel, de la
société pour la
son bureau à
un de commissions
que. On a fait de
laute, mais on
a cette devise:
que. Il était
le Président, faisant
à Marc Bernardin,
l'est le dîner où
Président en habit
sua, tenue très
marron, crainte
plus heureux des
me, s'en est allé,
présentation pour
tantant de peu,
de, chose, laissant
l'attachement de
on actuelle,
elle elle prême
de croit à une

préoccupent
crainte. Il en
qu'on lui crie:

Vive l'Empereur et pas de bêtise! M. dufaura
était un peu trouble à Amiens, et disait: je ne
crois pas le pays. si tant de gent pour l'autorité,
On se demande ce qui arrivera à Paris, à
Lyon, à Saumur, à Nantes. Surtout à Strasbourg
où il ira ensuite, et qui paraît le principal
foyer de conspiration impériale. Je lui parle
à croire qu'il n'arrivera rien. Tout le monde
me paraît s'attendre à un changement, et
attendre que le voisin prenne l'initiative
du mouvement. Point de désirs vifs, grande
désiance du résultat, grande crainte de la
responsabilité, ni foi, ni ambition, ni amour,
ni haine. On se trouve mal; mais on pourrait
être plus mal, et il faudrait son effort pour
être mieux: et quel mieux? un mieux obscur,
peut-être pas sûr, qui durerait combien?
Voilà le vrai état des esprits. Le Président
ne donne lui-même à rien. Ceux qui le
connaissent le plus le croient ambitieux. Mais
personne ne le connaît. Il n'a eu que l'abandon
que pour faire la confession de son passé. Le
sang hollandais domine en lui. Il fera comme
tout le monde, il attendra.

En attendant, ses voyages, et ses dîners le
ruinent. Il ne peut pas aller. On va redemander
de l'argent pour lui. Douze cent mille francs de

plus. L'assemblée les donna. Tristement, car
l'état des finances en fera triste. M^r Pécary tarde
à présenter son budget parcequ'il se sent forcé
d'avouer, pour 1849, un déficit de 250 millions,
et d'en prévoir un de 320 millions pour 1850.
On espère rassaisir 90 à 100 millions de
l'impôt sur les boissons. Mais comment faire
un emprunt pour le reste? Les habiles sont
très perplexes.

La Hongrie n'est pas si populaire à Paris qu'à
Londres. Toute l'Europe est impopulaire à Paris,
les révolutionnaires et les gouvernements. On craint Kossuth
et votre Empereur. On croit que c'est d'Autriche
qui ne veut pas en finir avec le Piémont, afin
de tenir en décidant une question ouverte qui
puisse motiver l'intervention en Italie quand
on en aura fini avec la Hongrie. Il y a eu
un tour, déjà ancien, de 1789 à 1814, qui était
le tour de la confiance aveugle. C'est aujourd'hui
le tour de la méfiance aveugle, suite naturelle
de tant de déceptions et de revers. Et la suite
naturelle de la méfiance, c'est l'incertitude. La
France ne demande qu'à se tenir tranquille en
Europe. Elle ne se mêle des affaires de l'Europe
qu'à la dernière extrémité, pas force, et toujours
plutôt dans le bon sens, à travers toutes les
incertitudes et toutes les hypocrisies, comme à

Rome. Le gouvernement de Guizot, qui n'a pas
 su se faire lui-même, a failli bien des choses,
 et en commence à s'en apercevoir. Sa politique
 extérieure surtout est un fait acquis que tout le
 monde veut maintenir. Et non seulement on la
 maintient, mais on en convient, et bientôt on
 s'en vante. On m'assure, si je vois bien, que,
 comme ministre des affaires étrangères, je suis
 déjà plus que réhabilité, même auprès des sots.

Je vous quitte pour répondre au bon Préfet
 du Havre qui m'a écrit la lettre la plus
 respectueuse et la plus heureuse que j'aie approuvée
 de conduite. Il me dit: « En conformité du désir
 que vous en avez exprimé, j'ai l'honneur de
 vous apprendre que les individus qui avaient été
 arrêtés Vendredi dernier ont déjà été relâchés,
 à l'exception de deux que la justice considère
 comme habituel de la police correctionnelle, et
 comme étant d'ailleurs coupable. J'avais joint à
 leur très stupide tentative d'extorsion chez
 un bouquier de la rue de Paris. Votre approbation
 m'a été précieuse, et m'a prouvé que j'avais eu
 raison de ne pas donner à cette ridicule
 gaminerie les proportions d'une insulte au l'honneur
 de la présence des bayonnettes, citoyens ou
 militaires. » Je reçois beaucoup de lettres, et

connus et des inconnus, des fidèles et des revenants.
Bourquenez, de qui je n'avais pas entendu parler
depuis le 24 février, m'écrit avec une tendresse de
Marivaux embarrassé : « Dites vous bien, en recevant
cette cordiale expression de mon dévouement, que
les larmes les moins pleines ne sont pas ceux dont
il n'étoit encore rien sorti » Il a voulu dire :
« que les larmes dont il n'étoit encore rien sorti
ne sont pas les moins pleines »

Mettay cela à côté de la lettre que m'écrit
Abbeaumont. « It has been a great satisfaction to
me to see the universal respect and esteem with
which you have been regarded in this country.
At the same time, it has been to me a cause
of sincere regret that I have been so little
able to afford you any proofs of my cordial
friendship, during your stay amongst us. And
je ne le reverrai jamais, je l'aimerais toujours
de tout mon cœur. Merci de m'avoir envoyé
le Morning Chronicle.

J'oublie mon sous-Préfet du Havre. Je
cause comme si j'étais dans mon fauteuil du
Royal Hotel. Pauvre illusion ! Adieu, adieu. Je
vous redirai adieu après la poste. Que de choses
j'aurais encore à vous dire !
maigre humeur.

Voilà votre lettre. Mais mes papiers et mon humeur sont
pleins. Adieu, adieu, à demain. Les larmes de demain étoient
charmantes ! Adieu. 3